

Intérieur extérieur

La légende d'Alexandra David-Neel court toujours

L'aventurière pionnière, née il y a 150 ans, possédait encore des secrets que révèlent deux ouvrages

Cécile Lecoultre

Alexandra David-Neel (1868-1969) n'en finit pas d'épater. La première Européenne à entrer dans Lhassa, bientôt reçue par le dalaï-lama, a légué à la Ville de Digne-les-Bains sa maison, que l'orientaliste nommait Samten Dzong ou «forteresse de méditation». Ce futur musée contient des documents inédits que défriche dans une somme passionnante Jeanne Mascolo de Filippis. «Je me suis identifiée à Alexandra David-Neel. Comme elle, j'ai découvert Jules Verne et Jack London à 15 ans, appris le tibétain pour aller au plus près de cette population incroyable, été happée par la beauté tellurique de l'Himalaya. J'y voyage depuis près de 40 ans.» Avec humour, la cinéaste-écrivaine conclut: «Ses récits oscillent toujours entre vécu et imaginaire, au point que ses détracteurs l'ont accusée de broder. Mais comment ne pas mêler ses sentiments à une expérience?»



Jeanne Mascolo de Filippis

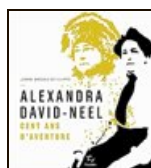
Documentariste, cinéaste et voyageuse en Himalaya et au Tibet

Auteur de documentaires sur la pionnière, l'autodidacte veut perpétuer la trace de son modèle. «À Digne, elle a entassé, depuis 1928, photos, cartes postales, notes dans des valises. Une partie a été triée, voire détruite par sa volonté. Ce stock commence seulement à être étudié.» Des carnets rappellent par exemple que sa route croise la Genevoise Ella Maillart (1903-1997) à plusieurs reprises.

«Malgré leur différence d'âge, elles se voient dans les années 1950 lors de tournées de conférences. En fait, elles ne partagent pas les mêmes buts. Alexandra vise une quête spirituelle, mystique, étudie en profondeur les aspects les plus complexes du tantrisme, veut vulgariser le bouddhisme. Tandis qu'Ella, au contraire, se détachera du monde, en individualiste qui ne s'intéresse pas à brasser tout l'orientalisme. D'ailleurs, à la fin de sa vie, elle ne voulait plus voir personne. Alexandra, en revanche, aimait les honneurs. Mais il reste tant à éplucher...»

Jeanne Mascolo de Filippis note le pervers «Complexe de Pénélope» qui gomme encore ces formidables baroudeuses des tables. «Dans son «Dictionnaire amoureux des explorateurs», Michel Le Bris traite d'Ella Maillart, pas d'Alexandra David-Neel. À mon sens, celle-ci s'est aventurée beaucoup plus loin sur les «taches blanches» des cartes géographiques. Sans le soutien officiel d'une mission scientifique, sans autre structure que des caravanes isolées, cette femme si peu académique apporte le Tibet au grand public.»

Ses journaux intimes témoignent d'une endurance inouïe. «Comme Nicolas Bouvier, il lui faut faire usage du monde. Inactive, elle devient neurasthénique. À 43 ans, elle s'embarque dans une expédition qui dure 14 ans, puis, à 70, elle part «juste prendre le Transsibérien» et ça dure dix ans! À la veille de sa mort, la centenaire vient de renouveler son passeport!» À 101 ans, elle écrit une dernière phrase: «Je vais aller me promener.» L'ouvrage regorge de ces annotations venues d'ailleurs.



Jeanne Mascolo de Filippis
«Alexandra David-Neel, cent ans d'aventure»
Éd. Paulsen, 238 p.

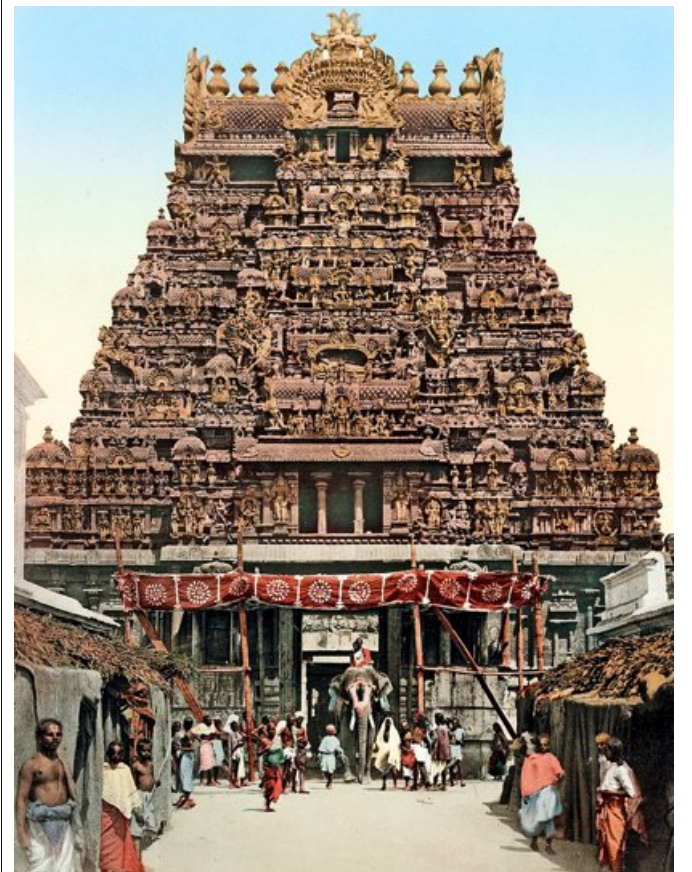


Entre autres anecdotes, Alexandra David-Neel note qu'elle voulait que son nom soit accentué à la française, selon les origines normandes de son mari Philippe Neel, et pas à l'anglaise. DR



Coup de foudre

Avant d'atteindre Lhassa en 1924, habillée en pèlerin mendiant ou en voyageur lama, Alexandra David-Neel découvre le voyage par la route de l'Orient quand elle part de Marseille en 1894. Via Port-Saïd (ci-dessus), puis Colombo à Ceylan, elle accoste en Inde et prend le train pour Madurai (ci-dessous). «Plus d'un étranger a perdu sa lucidité au contact de cette magie...» La fascination ne sera plus jamais rompue. PHOTOS DR



Roman inédit

Dans «Le grand art», l'exploratrice prend la défense d'une cocotte entretenue

Rédigé entre 1901 et 1902, «Le grand art» modifie avec radicalité la légende d'Alexandra David-Neel. Sous le pseudo d'Alexandra Myrial, l'écrivaine y tient le journal fictif d'une «actrice dans la dèche». Exhibant esprit et charme sous le jupon, cette Cécile Raynaud usera un gras marchand de bestiaux et autre fieffé politicien pour finir emperlouée dans le fourreau d'une diva soi-disant exportée d'Amérique du Sud. Restée inédite, la tragicomédie semble loin de l'érudite David-Neel, gourmande de savoir qui se présente en auditrice libre de cours universitaires dès qu'elle le peut, savante respectée de ses pairs. Avant d'être cette éminence de la mystique orientale, Alexandra tourne pourtant comme chanteuse durant dix ans, de la Grèce à l'Indochine. Dans ce livre inédit, mortifiée par l'expérience,



Alexandra David-Neel, alias Myrial, dans «Lakmé» en 1895-1896. DR

la future baroudeuse ne se prive pas de fustiger les mandrins qui profitent de son héroïne «cabotine sans le sou», proie des «despotes des tréteaux et autres messieurs de la haute». À son corps défendant, Cécile affronte ainsi «des maigreurs caricaturesques, des chairs molles d'obèse, des corps ridiculement velus». Avec une férocité jouissive, la chroniqueuse de la vie parisienne saisit les tableaux d'une époque où crépite la bande-son d'un poulailler de salle de théâtre. Dignes d'un destin de «Nana» à la Zola, les confidences brossent les coulisses édifiantes de la Belle Époque. Pourtant, jugé trop long par les éditeurs du vivant de David-Neel, le manuscrit fut remis au placard. Peut-être parce qu'il flambe de détails si véristes qu'ils suggèrent le sentiment d'une autobiographie.

L'universitaire suisse Samuel Thévoz, qui a assuré l'appareil scientifique du texte, préfère aujourd'hui parler de «roman bouddhique», reflet d'une personnalité hors norme, féministe et anarchiste. En effet, écrit-il, prenant la voix d'une «femme nouvelle», elle s'inscrit à la suite des Sarah Bernhardt et autres stars du moment, annonce Colette. «S'extirpant des conventions, le roman délivre une pensée de révolte et opère une dénonciation morale et sociale qui a peu d'antécédents comparables dans l'histoire littéraire.» **C.LE**



«Le grand art»
Alexandra David-Neel,
texte établi par Samuel
Thévoz
Éd. Le Tripode, 400 p.